

Le P. Louis-Marie Baudouin, le bonheur et les béatitudes

Je commence par demander pardon car cet entretien est préparé dans la bousculade d'un départ proche avec plusieurs activités à mener à terme, d'où l'impossibilité de vérifier certaines sources et de donner toutes les références.

Notre sujet : Le P. Louis-Marie Baudouin, le bonheur et les béatitudes. Louis-Marie Baudouin comme vous et moi a été créé pour être heureux *dans le temps et l'éternité*. Il a écrit beaucoup de belles choses sur le bonheur et en particulier sur le bonheur du ciel dont on peut avoir un avant-goût sur la terre. Il a même fait un très beau commentaire des béatitudes. Mais je ne parlerai guère de ce qu'il a écrit à ce sujet. Je me bornerai à traiter une seule question. **Quelle a été son expérience du bonheur ?**

Je voudrais essayer de le dire en repassant dans le désordre les béatitudes et en me servant particulièrement d'un document où le P. Baudouin se parle à lui-même pour organiser sa vie jusqu'à sa mort, je veux parler de son « *vœu de supporter les souffrances* » (Brique, p. 398-399)

« Heureux les doux, ils posséderont la terre ».

Sa béatitude caractéristique pourrait être celle de la douceur.

Il a eu une enfance heureuse mais inévitablement frustrée. Par exemple il souffert d'un maître difficile, au point de faire l'école buissonnière. Plus tard, il a été blessé par un formateur sévère de tendance janséniste qui limitait les communions, - alors que son bonheur fut de goûter l'Eucharistie et de la faire goûter-. Homme mûr, il prend conscience de certaines souffrances : « *lorsqu'on barre vos projets, vos vœux, vos desseins ...lorsque des supérieurs vous humilient par des paroles ou par des soupçons ...* » (ib. 7 et 8). Il n'aimait pas la manière forte.

Dans un moment où le service de l'autorité et de l'éducation lui était difficile, un souvenir d'enfance lui est revenu à la mémoire, celui d'un dompteur qui pouvait mener un cheval avec un fil de laine, alors que les méthodes violentes des autres écuyers avaient échoué.

C'est pourquoi son fond de colère est pour lui une « *croix pesante* » (ib.). Sa tendance profonde est d'exercer et de faire exercer l'autorité, ou d'éduquer, dans la douceur et l'amabilité, à la manière de son modèle François de Sales, plusieurs fois cité en exemple. C'est son art de vivre parmi ses frères et sœurs et, en profondeur, le fruit de l'Esprit qui « *s'il opère fortement,...dispose tout suavement* » (1 R 8, B). Dans la mesure où il a « réussi » la mission confiée, c'est par la douceur et même en douceur. Hors cette attitude profonde il n'était pas lui-même : « *il est doux d'aimer* », a-t-il dit : il lui était doux d'aimer.

« Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, le Royaume des cieux est à eux »

C'est la béatitude qui saute aux yeux si on regarde la vie publique du P. Baudouin. Il le dira un jour, il n'a connu que des révolutions, et des révolutions qui lui ont brisé le cœur et la santé. Ça ne pouvait pas être pour lui un bonheur mais ce fut le chemin de son expérience profonde du Royaume. J'utilise un texte que j'ai déjà écrit :

« Il a lui-même raconté la nuit passée près de geôliers au début de la Révolution. Il a tout entendu : blasphèmes, horreurs, abominations... n'est restée que l'union avec l'Ami bafoué :

dans cette nuit affreuse je pus me faire une idée de ce que notre bon Sauveur eut à endurer de la part d'une tourbe impie et furieuse, pendant la nuit de la passion (Béthuys, Vie du R.P. Baudouin, 1856, p. 26)

L'identification au Christ qui n'a pas où reposer la tête et qui fut épié, attaqué, pourchassé, arrêté, insulté... a été vécue dès l'origine. Puis il y eut l'exil, les dangers de la route, les privations, la fatigue, la vie dans un monde étranger, la non-communication, le soupçon, l'inactivité, la souffrance du désaccord avec des amis intimes, les séparations, l'échec d'un rêve de fondation, la mort d'êtres chers, et enfin la vie cachée et exposée, le danger des perquisitions, le poids d'un malheur collectif et l'angoisse d'une souffrance dont on ne voit pas le terme... Après dix années d'errance pour Dieu, Louis-Marie Baudouin demandera aux siens de ne jamais oublier : *notre devise sera cette Parole du Verbe Incarné, notre Maître et Seigneur : "Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel des nids : le Fils de l'homme n'a pas où reposer la tête* » (1R 2 A). Il demandera même que cette devise s'inscrive de *manière indélébile* (2 R 2 A) dans les cœurs. C'est le programme de l'avenir.

Les « nazirs » ou consacrés de l'histoire sainte tout comme les Nazaréens de Tolède ont orienté son regard vers le Verbe Incarné, Jésus crucifié, Jésus de Nazareth, Roi des juifs : il n'a pas où reposer la tête et, sur la croix, *dévoué pour le salut du Peuple, chargé de tous les péchés du monde*, (il) s'offre... et repose dans le sein du Père : « Il sera appelé Nazaréen » (Mt 2,23).

Nazaréen c'est le nom de l'amitié intime, de la passion qui donne sens et bonheur. *Nous serons les Nazaréens du Verbe Incarné...dévoués comme Lui, dans Lui et avec Lui pour le salut du Peuple et surtout de toute l'Église* ». (1R 1B)

« Heureux les cœurs purs : ils verront Dieu »

Cette béatitude est probablement celle que Louis-Marie Baudouin a le plus citée au cours de ses écrits. Disciple du P. Lallemand qui attribue la médiocrité de la vie chrétienne, spécialement celle des consacrés, au manque de pureté de cœur, il n'a cessé depuis le temps de la cachette de vivre et de recommander la recherche de la pureté de cœur, porte ouverte de la liberté intérieure, fruit de l'Esprit-Saint. Son expérience c'est que « *les péchés véniels nous resserrent le cœur et nous ôtent cette liberté des enfants de Dieu ; ils troublent l'imagination et la mémoire, obscurcissent l'entendement, fatiguent le corps et donnent entrée aux démons. Une âme qui a déjà fait quelques progrès dans la vertu, qui n'a point d'attaches aux créatures, qui travaille à éviter les paroles et les pensées inutiles se confesse au Verbe Incarné et tâche de se confesser souvent sacramentalement, cette âme, dis-je, aura une grande liberté de cœur* ». (1R 8 H)

Il trace ici le projet de vie personnel qu'il a gardé toute sa vie. On en suit les traces dans quelques écrits intimes au long des années : un cahier (le répertoire), le vœu de supporter les souffrances, les consécration. Car il mène un combat quotidien contre les tentations : *doute sur la foi, impureté, orgueil, gourmandise, colère* (Brique, p. 399). Le constat de ces tentations, tout comme les autres souffrances, était pour lui l'occasion de bénir Dieu, de s'unir au Maître et d'aimer. Elles n'ont pas troublé sa paix profonde, ni sa confiance, ni son espérance. Comme « notre mère sainte Thérèse » il a voulu « voir Dieu ». Qu'a-t-il vu ?

Il s'est bien gardé d'en parler sauf à son confesseur et ami, M. Fleurisson, qui a discrètement soulevé un coin du voile après sa mort et parlé des « visions » du temps de la cachette. Le commentaire du Cantique des cantiques, écrit une dizaine d'années après, révèle aussi indirectement son expérience mystique. Mais c'est surtout le don de piété qui explique son intimité affectueuse avec le Père, avec Jésus qu'il appelle aussi « le Bien-Aimé », avec l'Esprit en qui il se recueille et, par Lui, en Marie et les Saints, anges ou autres (cf. 1 R 10, B). Cependant on ne peut ici imaginer un bonheur spirituel sans mélange, la béatitude suivante contient un autre aspect.

« Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice : ils seront rassasiés »

Le P. Baudouin a souffert de ce qu'on appelle l'épreuve de la nuit. « Terrible » selon Jean de la Croix, quand c'est lié à la privation des biens terrestres (santé, nourriture, sommeil, affections humaines, échecs de toutes sortes...), « horrible » selon le même saint quand, détaché des biens de la création, le disciple éprouve l'absence du seul être qu'il aime : Dieu. 17 ans avant sa mort, en 1818, le P. Baudouin se voit arracher, par son évêque qui dissout la société des prêtres, le projet de son cœur d'homme, celui de constituer une famille avec des frères. Pourtant, au moment d'énumérer les grandes douleurs de sa vie, ce n'est pas le détachement de ce grand bien terrestre qui vient en tête, mais bien une liste de douleurs spirituelles :

« 1° Les humiliations qui viennent de Dieu : comme la vue de ton néant, de ta bassesse, de tes imperfections, de tes péchés ; la vue de la sévérité de Jésus comme juge mécontent, irrité. Les mépris de Jésus, ses ironies, soit que je les voie par la lumière divine, ou par la lumière diabolique ; c'est souffrance ! (Que le nom du Seigneur soit béni !) 2° La plus forte de toutes : la vue de ma réprobation, n'importe d'où elle vienne. 3° Autre bien forte : l'indifférence et les froideurs de l'aimable Marie : Vous qui êtes si tendre, vous m'êtes sévère pour mon bien ! Soyez bienheureuse dans les siècles des siècles. Innocente colombe, la Divinité a été sévère pour vous. 4° Les aridités, sécheresses, distractions dans les prières et exercices spirituels.... » (Brique, p. 398)

N'imaginons surtout pas un amour maladif pour la souffrance. Le langage de Louis-Marie Baudouin est celui de l'amour : *« Je demande à mon divin et miséricordieux Rédempteur Jésus, d'avoir faim et soif de toutes ces choses par amour pour sa sainte et amoureuse Passion. »* (ib., p.400)

Un commentaire passionné du 16 mai 1814, (Brique p. 351) va dans le même sens qui est en fait le sens de sa vie : *« mon âme brûle d'aller à mon Dieu ! ... tu es mon amie... Viens, mort chérie ! Viens me délivrer de mes chaînes!... Je ne crains point ta force, j'ai de la joie à être vaincu, après le trépas de mon Maître, tu n'as rien d'effrayant !... que ma bouche rende son dernier souffle...et que je sois en liberté ! Que je voie face à face mon bien-aimé ! »* (Brique p. 351) Le P. Baudouin annonce bien ici sa mort réelle, même s'il devra attendre encore plus de vingt ans. Dieu lui manquait.

« Heureux ceux qui pleurent, ils seront consolés »

Le P. Baudouin a pleuré et pas seulement de l'absence de Dieu. Il a été discret mais il n'a pas caché sa sensibilité humaine, très vive. Elle apparaît en particulier quand il doit quitter Chavagnes pour la Rochelle en 1812 : *« Hélas ! peut-être que sous quinze jours je vais à la*

Rochelle. Dieu soit béni ! Mon cœur est prêt à avaler le calice... Reste que je ne savais pas que je vous aimais tant, vous et nos chères filles ». Il écrit quelque temps après : « *Consolons-nous...nos prières nous servent à nous donner le courage qui nous est nécessaire. Dieu soit béni ! ...J'ai pleuré. Je n'ai pas le temps. J'écrirai de la Rochelle à tous mes tendres amis ; au cher M. Fleurisson, dont la séparation m'a tant attendri ; à la chère demoiselle Barrau que j'aime comme ma mère ... à toutes mes bien chères filles...* ». Il exprime une douleur encore plus vive à la mort de son ami intime, Dargenteuil.

Il a surtout pleuré ses péchés, chaque jour de sa vie. C'était une dimension de son désir de mourir : « *enfin je ne pécherai plus* ».

Mais le plus dur, ce fut au cœur de sa nuit obscure, 2 ou 3 ans avant sa mort. Il s'est laissé aller à quelques confidences avec Sr Saint-Laurent et là, devant elle, « (il a versé) de grosses larmes » et confié : « *les souffrances du corps ne sont rien en comparaison de celles de mon âme* »...tentation de suicide, doute sur son salut éternel, impossibilité de lire l'Écriture (Brique, p. 621) ... Et il ne dit pas tout. Qui va se scandaliser ? Dans la nuit, les saints le disent, il y a des moments où l'on ne peut plus offrir mais seulement souffrir. Plus tard il retrouve un moment le goût de l'Écriture et sa consolation (ib. 623) mais les douleurs physiques et spirituelles continuent...

« Heureux les miséricordieux : ils obtiendront miséricorde »

Dans ces moments terribles Sr Saint Laurent note un détail qui ne change pas vis-à-vis de ses pénitents : « dans la confession on retrouvait toujours le ministre de la miséricorde, il était plein de confiance et de mansuétude» (ib. p. 621). On retrouve la béatitude de la douceur mentionnée dès le début. Inutile d'insister : c'est une constante de toute sa vie, une dimension de son zèle jusqu'à risquer sa vie pendant la cachette, au sortir de la cachette, dans son ministère de curé et de supérieur de séminaire. La compassion pour les misères matérielles et spirituelles, comme la douceur, c'est son être.

En fin de compte la miséricorde lui est aussi revenue. Dans les dernières semaines de sa vie, il a suffi d'une parole de son évêque pour lui donner la paix au sujet de son salut.

« Heureux ceux qui font œuvre de paix : ils seront appelés fils de Dieu »

Quelques brèves notations sur ce bonheur. Chez Louis-Marie Baudouin l'œuvre de paix peut être regardée comme un fruit des autres béatitudes, en particulier de sa douceur, de sa pureté de cœur, de sa miséricorde.

Au séminaire de Chavagnes dans les années 1808-1810, un professeur lance un groupe spirituel qui fait concurrence au petit noyau des Enfants de Marie. Le P. Baudouin, supérieur de séminaire, pour sauver l'unité du corps enseignant, arrête aussitôt les activités prévues avec ses frères. Il les reprendra seulement au départ du professeur.

Si un de ses frères est attaqué c'est lui qui prend les coups : le contraire ne serait pas « noble ». On trouve cette notation dans le « répertoire ». Il a été heureux de sa vie menée avec des frères et sœurs qu'il aimait et qui l'aimaient.

Par contre les conflits ont tourmenté sa vie : procès contre ses sœurs ; débats entre tendances théologiques différentes ; débats politiques liés à la succession des pouvoirs politiques, divergences profondes avec les évêques sur ce qui lui paraissait bon.

En tout cela Louis Marie est fidèle à ce qu'il croit bon et vrai mais sans jamais s'autoriser ni autoriser à attaquer les personnes. On le voit quand il refuse un serment que son évêque estime permis : il reste libre mais ce n'est pas chez lui occasion de violence. Sa manière de défendre ses frères quand Mgr Paillou dissout la société des Enfants de Marie exprime la même dignité. Homme de paix il se met au service de Mgr Soyer qui le charge de fonder une société avec des méthodes différentes des siennes. De la même façon il reconnaît son autorité quand il est en pratique dépouillé de sa paternité sur la congrégation des sœurs et quand leur avenir est rendu incertain par l'approche de sa mort.

Cette attitude quasi-systématique de non-violence est-elle démission ? Elle est plutôt sens du possible et adaptation intelligente à la réalité en même temps que confiance en Dieu. Personnellement je trouve que le P. Baudouin est plutôt malin : il admirait Jacob, celui qui gagnait, quelles que soient les règles du contrat imposées par son beau-père Laban. Reste qu'on ne peut pas vraiment comprendre ce comportement si peu agressif sans la première béatitude que je propose ici en dernier lieu, celle de la pauvreté de cœur.

« Heureux les pauvres de cœur le Royaume des cieux est à eux »

Le P. Baudouin a été un pauvre de cœur car il a été dépouillé de tout à travers les humiliations. (cf. Brique, p.399-400)

Il a été humilié devant Dieu, on l'a déjà dit, et c'est la première souffrance mentionnée, par la vue de son néant, de sa bassesse, de ses péchés, de la sévérité et mépris de Jésus, de sa réprobation. Il sait dans sa foi que ce sont des tentations, mais quoi qu'il en soit, il fait l'expérience du détachement du bien dont il ne peut se passer : la tendresse de Dieu ; et de la même façon de la tendresse de sa Mère, Marie ; et des autres bonheurs dont il était gratifié : goûts spirituels, passion amoureuse pour Dieu. « *Privation de dire la Sainte Messe. Ne pouvoir lire l'Écriture Sainte* ». Tout cela remplacé par « *illusions, ténèbres, incertitudes* », « *Se voir au-dessous de tous devant Dieu* » et « *l'espérance frustrée* ».

Il a été humilié devant les hommes. C'est moins grave pour lui, mais c'est plus facile à comprendre pour nous. En l'écoutant nous comprenons un peu le travail mené par le Seigneur au fond de son âme pendant des années et des années pour qu'elle soit purifiée de toutes les tendances qui font obstacle au Royaume de Dieu en lui. C'est un travail de dépouillement dans les circonstances de la vie ordinaire :

Il a perdu la maîtrise de son temps, de ses relations et de ses activités : « *lorsque vous êtes obligé d'attendre pour faire une chose qui semble pressée ; (lorsque) les personnes ne comprennent pas, qu'elles sont longues à venir, à vous donner, à vous servir. Lorsqu'on fait différemment de ce que vous aviez dit, de ce que vous vouliez... Lorsque vous vouliez faire cet exercice... et qu'il vous vient quelqu'un ou utilement, ou inutilement : comme passer une heure avec quelqu'un qui dit des riens... Compagnie de personnes désagréables. Les personnes pour*

qui vous avez de l'antipathie viennent vous voir, à temps, à contretemps, vous rendent ou veulent vous rendre des services qui vous répugnent, vous déplaisent ».

Il a été dépouillé et humilié de mille façons dans ses relations : « Lorsque des supérieurs vous humilient ...Lorsque les inférieurs manquent d'égard, vous méprisent, vous ridiculisent ou prennent des tons ironiques, en votre présence ou absence. Il faudrait aimer cela à le payer... Lorsqu'on attribue aux autres le bien que vous croyez à vous. Lorsque votre ignorance paraît, soit dans la dispute ou discussion et que vous avez le dessous, et qu'un inférieur même a le dessus, qu'il semble vous protéger, vous excuser, vous ménager » Et il ajoute : « perte de réputation, de considération. Etre éclipsé par les autres. La préférence donnée aux autres. Les insultes de gens grossiers ou sans religion. Les froideurs, mépris, haine de tout le monde. Lorsque ce que vous croyez se trouve faux ; des illusions découvertes publiquement. Humiliation et déshonneur par quelques prêtres sortis de dessous ma houlette ; (de même) de notre Congrégation, ou que des établissements croulent. Les prédications mal faites et qui sont critiquées. (Les) désordres dans les affaires temporelles, par votre faute ou non, mais qu'on vous attribue toujours. Des fautes de rubriques aperçues dans les cérémonies publiques ».

Il a été dépouillé et humilié dans son corps : « Toutes les infirmités corporelles quelconques, surtout lorsqu'elles semblent venir à contre-temps, comme lorsque vous vouliez faire telle chose, ou aller en tel endroit, pour contenter telles et telles personnes. Ces malaises qui ne sont pas maladie, mais qui vous rendent ineptes. Ces privations de vos désirs, de vos besoins même dans le boire et manger, les habillements, logements. (les) Infirmités répugnantes. » Les maladies l'ont aussi accompagné tout au long de sa vie.

Il est un dépouillement que je n'ai pas su classer, celui de la « poursuite des pauvres ». Son cœur de pauvre a soulagé concrètement beaucoup de pauvres et a souffert de ne pouvoir faire plus quand ils le poursuivaient.

*C'est difficile à comprendre mais sans cette attention au dépouillement continu des biens matériels et spirituels on ne peut comprendre le bonheur de ce fils du Carmel. Peu à peu vidé de tout, son cœur s'est rempli de Dieu. A mon avis c'est sa mort qui révèle cette plénitude. Nous suivons le récit qu'en fait M. Lucet à Sr St Laurent : « Je fis la recommandation de l'âme, je l'en avertis par ces paroles de saint Paul : Voici enfin le moment qui s'approche où mon âme va quitter mon corps. Il entendit ces paroles et les reçut comme une bonne nouvelle ; **il prit sa main en signe de joie**, nous fîmes les saintes prières... Après je lui dis d'invoquer le saint nom de Jésus, **il le fit**. Ensuite **il fit signe de lui approcher son Christ**. Nous le lui présentâmes, **il le baisa**, puis **il saisit de la main gauche le haut de la croix, et, de la droite, le pied, tenant ainsi le Christ couché d'une manière transversale, le regardant continuellement**. Puis, après quelques moments, baissant peu à peu, **il rendit le dernier soupir sur cette croix** ». (Brique, p. 614)*

Ainsi après avoir obéi à son frère qui l'invite aux différents rites et prières pour le préparer à mourir, à un moment c'est lui qui fait signe ; en toute liberté il assume sa mort : il veut qu'on lui présente son « Christ » et il le « saisit » pour l'embrasser, pour le regarder continuellement, pour s'unir à Lui et s'identifier à Lui, autant qu'il est possible sur cette terre, et il rend alors lui

aussi son dernier souffle : « sur cette croix ». Il meurt de la mort qu'il avait imaginée comme un bonheur depuis longtemps.

Quelle est donc en définitive son expérience du bonheur ? Il n'a pas méprisé les bonheurs de la terre, il a souffert de leur absence et les a réellement goûtés quand ils étaient donnés : l'amitié, la famille, l'étude, le travail et le succès, la beauté de la nature, ...mais ce fut comme un surcroît. La joie de l'amitié est au rendez-vous au moment même de sa mort, mais sa joie la plus pure, c'est le désir de saisir le Christ et le Christ crucifié, Celui qui l'avait saisi, le désir de tout perdre pour Lui. Le P. Baudouin était un amoureux de Dieu, un mystique. Son bonheur c'était Dieu.

Joseph Bourcereau, Ouagadougou, 24 juin 2019

